

*Fiction & Cie*

**Stéphane Audeguy**

**Une mère**



**Stéphane  
AUDEGUY**

Seuil





UNE MÈRE



*Fiction & Cie*



Stéphane Audeguy

UNE MÈRE

*élégie*

*Seuil*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

COLLECTION  
« Fiction & Cie »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-137024-9

© Éditions du Seuil, septembre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

## **L'anecdote la plus triste**

L'anecdote la plus triste que j'aie jamais entendue de ma vie, c'est ma mère qui me l'a racontée. Le dimanche, son père parfois l'emmenait, enfant, en promenade sur les bords de la Loire. Il lui montrait, de l'autre côté du fleuve, un long bâtiment gris. C'était le sanatorium où sa maman était hospitalisée. La petite Sabine ne pouvait lui rendre visite, à cause de la tuberculose ; ni lui téléphoner – elle avait six ans, on était à Tours, au début des années quarante. Édouard Sobczak, son père, croyait bien faire, j'imagine ; avait-il raison d'agir ainsi ? Je l'ignore. C'était un autre temps, où la psychologie n'avait pas droit de cité, ou si peu ;

où l'on mourait assez facilement de la tuberculose, d'ailleurs.

Ma mère a été séparée de la sienne en très bas âge. Elle m'a toujours dit qu'elle avait été allergique au lait dès sa naissance. J'avoue que je ne sais si la chose est possible, au sens le plus littéral. Qu'on imagine la difficulté, pour un père, d'alimenter un nourrisson allergique au lait pendant l'Occupation. Et quand sa malheureuse épouse mourut sans avoir revu sa fille, Édouard, probablement persuadé, là encore, d'agir au mieux, prophylactiquement s'entend, ou peut-être enragé par cette mort, avait brûlé, me disait ma mère, tous les vêtements ainsi que tous les objets personnels de la défunte.

On ne s'étonnera donc guère d'apprendre que cette femme a joué, sur la maternité, une bonne partie de son existence.

J'essaie ici de me tenir au plus près de deux finitudes : la mienne, celle de ma défunte mère. J'ignore par exemple le nom de celle que je n'ai jamais appelée ma grand-mère, et que

je viens d'évoquer. Je ne l'ai pas connue, bien sûr, mais cette lacune m'étonne. N'allions-nous pas en famille, parfois, entretenir sa tombe ? J'y retourne en septembre 2016 : son prénom ne figure pas sur sa sépulture, non plus que son nom de jeune fille. Je vérifie dans le vieux livret de famille de mon grand-père comment s'appelait sa femme, quand il la rencontra. J'apprends qu'il s'agissait d'une certaine Josefa Włodarczyk, née à Borowno (Pologne), le 27 septembre 1908 ; morte à trente-six ans à Fondettes, près de Tours (département de l'Indre-et-Loire).

Si je devais ici, dans ce livre consacré à ma mère, m'en tenir à ce que je sais assurément, il n'en resterait rien ; ou plutôt une collection de petits faits vrais, mais sans intérêt, comme il arrive quand, au lieu de choisir ce que l'on contera, on cherche seulement le plus petit commun dénominateur entre des témoignages éparés ; bien entendu, on choisit alors dans les souvenirs de ceux qui aimèrent la disparue (on ne pense guère à ceux qui la détestaient, la méprisaient, que sais-je ? Pourquoi n'y en aurait-il pas eu ?), en attendant que ceux-ci, à leur tour, disparaissent ;

et comme il n'y a pas, pour le commun des mortels, de mémoire de sa mémoire, chacun d'entre nous s'efface irrémédiablement en moins de trois générations ; rien de tragique, en soi, si l'on songe, par exemple, à tous les grands criminels qui ont laissé dans l'Histoire des traces plus durables.

Sabine Sobczak est née en 1937 ; sa propre mère est morte le 14 juin 1944, avant ce qu'il est convenu d'appeler la Libération ; et surtout deux ans avant l'introduction en Europe des antibiotiques qui eussent été capables de la sauver. Je suis certain que le sens général de cette anecdote du sanatorium, telle que ma mère me la racontait, est bien celui que je viens d'essayer de rendre. Cela se passait-il bien sur la Loire ? Je ne sais. J'ai écrit à l'instant que le sanatorium était un long bâtiment gris. Personne, en me lisant, n'a songé que je pouvais avoir fabulé ce détail, me tromper, voire mentir. Mais je crois n'avoir ni menti, ni trompé qui que ce soit. Inventé, peut-être. C'est qu'il me paraît exact de faire aujourd'hui de cet établissement un long bâtiment gris, lors même que j'ignore tout de

lui, sinon qu'il fut. Existe-t-il encore ? Je ne peux le vérifier. Était-ce un véritable sanatorium ? Je pourrais tenter de l'établir. À vrai dire, peu m'importe. Ce qui peut être inexact au regard des faits n'est pas nécessairement faux. Cela s'appelle littérature. Les familles, les sociétés, les hommes, eux, mentent parfois, et avec aplomb ; le reste du temps ils se trompent. Et ils appellent cela leur histoire, ou même l'Histoire. Laissons la vérité à ses légendes.

Au reste, il existe bel et bien une Histoire, et des « faits ». Mais dans cette sphère qu'on dit privée, ils ne nous parviennent jamais que racontés, c'est-à-dire déposés non seulement dans le langage, mais dans l'usage particulier que tel ou tel en fait. Quant aux fameux témoins directs, il suffit d'interroger un officier de police judiciaire pour savoir qu'il en est parfois de fort précis ; mais ce sont généralement les moins fiables et les plus inexacts. S'agissant de faits qui remontent maintenant à près de quatre-vingts ans, il convient de se demander : qu'en reste-t-il, après qu'ils ont été passés cent fois à la grande broyeuse du langage ? Et quand bien même nous

pourrions, comme on dit, voyager dans le temps, toujours la langue serait là pour s'interposer encore entre nous et le monde ; lors même que le monde semble s'offrir à notre intelligence par elle. Ajoutons que l'histoire se trouve en permanence modifiée, sinon falsifiée, en fonction du présent : nous vivons au milieu des ombres et nous sommes dévorés par le temps. Y a-t-il rien de plus pathétique que la mort de Lorenzaccio dans la pièce éponyme de Musset ? Ce n'est pas seulement qu'on l'assassine et qu'on pousse son cadavre dans la lagune de Venise ; c'est aussi que Philippe Strozzi à ses côtés s'exclame, atterré : « Eh ! quoi ! pas même un tombeau ? »

Il pourrait bien s'agir ici, justement, d'un tombeau. Ce fut après tout un genre littéraire. En un sens, j'ai toujours aimé les cimetières. On y apprend tout ce qu'il faut savoir des hommes et des nations, de leurs rêves de grandeur et de vie après la mort, de leurs hantises aussi, de leur terreur du néant. Cependant un tombeau est trop pesant, trop froid pour la personne que je veux évoquer ici. Ma mère, qui aurait pu avancer tant de fausses bonnes raisons de l'être, n'était

pas le moins du monde morbide. Elle adorait le soleil et la mer, les dentelles et les bijoux, les pâtisseries fines, les délicatesses de l'amour et de l'amitié. J'aimerais donc que ce livre ne soit pas indigne d'un genre magnifique et oublié, l'élégie. On le rattache, par paresse, à la déploration, tandis qu'il relève plutôt d'une affection émue – la « tendre élégie » de Chénier. Ma mère méritait d'être tendrement et passionnément aimée. Elle le fut. Je ne déplore rien. Je décris. Il n'est pas ici question de sa mort, mais de sa vie.

Et donc j'en reviens à ces bords de la Loire où j'ai grandi, moi aussi ; où le monde, à qui l'on fait bien de l'honneur quand on le dit absurde, imposa à ma mère de pleurer et de souffrir, si jeune, la mort de la sienne. Oui, j'imagine ce fantomatique sanatorium comme un long bâtiment gris de l'autre côté de la Loire. J'espère que l'expression figure justement sa douleur. Je ne lui demande pas autre chose que d'être, mystérieusement, fidèle à ce que furent les tristes promenades de cette pauvre enfant, dans les campagnes où le sort la plaça en nourrice.

Je me souviens de cette histoire racontée par Claude Monet : il vient de perdre son épouse ; accablé de chagrin, il veille le corps, comme c'est alors l'usage. Les heures passent. Le veuf remarque de subtils changements de couleurs sur le cadavre. Il va chercher ses pinceaux. Il peint une *Camille morte*.

Ma mère est morte dans la nuit du samedi 2 au dimanche 3 juillet 2016, douze jours avant son soixante-dix-neuvième anniversaire.

Je sais bien que la plupart des gens pleurent à la mort de leur mère. Moi, j'écris des livres. Celui-ci a été commencé le 3 juillet 2016 ; je l'ai terminé le 31 du même mois.

Sobczak



## Un patronyme

Ma mère est née Sobczak, d'après son père.

Ce patronyme que la société des hommes appelle *nom propre*, c'est exactement ce qu'en dit l'étymologie : le nom du père. Propre, il ne l'était pas tout à fait pour les femmes ; faut-il rappeler qu'elles étaient obligées, naguère encore, de prendre celui de leur mari ? On reconnaît d'ailleurs le tournant des années soixante-dix à la floraison des doubles noms chez les signataires féminines d'articles, d'essais, de fictions ; mais il s'agissait encore d'accoler un nom de *jeune fille* à un nom de *femme de*.

Quant à savoir comment se prononce le nom de mon grand-père, il me semble que c'est à peu près *ssob-tchak*. Lui n'était pas sourcilleux là-dessus, ne pensant pas que ce fût déchoir de son identité que de laisser à son pays hôte le soin de franciser son nom. À partir de maintenant, les quelques noms polonais qui pourraient apparaître ici le seront sans indication de prononciation. C'est qu'il y avait alors une étrangeté, un exotisme même, dans le fait d'être un Polonais en France – en un temps où les Français regardaient un Européen un peu trop méridional ou septentrional, comme aujourd'hui certains toisent des Sri-Lankais, des Éthiopiens, des Kurdes.

Il y a beaucoup de Sobczak en Pologne – ce n'est pas Dupont ou Martin, mais tout de même. On en compte encore, actuellement, un bon millier en Amérique du Nord. Et par la grâce étrange d'un moteur de recherche, en quelques minutes je fais surgir, là-bas et sur mon écran, des dizaines d'homonymes parfaits de mon grand-père maternel, pour la plupart nés entre 1900 et 1920 ; et par voie de conséquence

vraisemblablement tous morts, aujourd'hui, comme l'Édouard Sobczak que j'ai connu ; j'en trouve également des centaines en Europe, hors de Pologne ; enfin, quelques milliers en France. Cette dispersion en dit long sur les malheurs économiques, sociaux et historiques de la Pologne.

### **Une rencontre**

C'est à Tours, dans l'Amicale polonaise qu'il animait, qu'Édouard Sobczak rencontra sa future femme, polonaise elle aussi. On s'y réunissait pour parler sa langue, pour danser, pour déguster des spécialités polonaises, autant que tout cela était possible dans la France de l'entre-deux-guerres. J'ai vu dans des albums conservés par ma mère des photographies d'elle participant à de telles réunions, jeune fille, de quinze à dix-huit ans, en costume traditionnel. Je viens de vérifier si l'on trouve trace de cette association sur Internet, où il paraît qu'on trouve tout : sans succès. Mais j'apprends – selon ce principe de contiguïté étrange qui est l'un des charmes

du réseau mondial – qu’il existe aujourd’hui une association d’amitié Pologne-France, sise à Cracovie, dont le directeur national est l’exact homonyme de mon grand-père maternel. Je salue ici cet autre Edward Sobczak, et lui souhaite longue vie. Et j’aime que ce nom, qui me semblait, enfant, tellement singulier – et il l’était, à Tours, département de l’Indre-et-Loire, dans les années soixante-dix –, poursuive sa vie propre à travers des individus, des espaces et des temps dissemblables.

Le lecteur se demande sans doute pourquoi cet Édouard Sobczak-là avait débarqué en Touraine, et non pas, comme beaucoup de ses compatriotes, dans le nord ou dans l’est du pays, où l’on trouvait alors à s’embaucher. Cela prouve que le stéréotype du mineur polonais n’a pas encore tout à fait disparu. Je le crois tout de même largement oublié, à part du côté de Lille, ou en Lorraine. Il a correspondu longtemps à une réalité rude et massive. À cette Pologne du charbon la France dut l’un de ses meilleurs footballeurs : Raymond Kopa(szewski). L’histoire de mon grand-père est différente. Il était, certes, un

Julien Decoin, *Un truc sauvage*  
Maryline Desbiolles, *Ceux qui reviennent*  
Kjersti A. Skomsvold, *La Vie au ralenti*  
Frédéric Werst, *Ward. III<sup>e</sup> siècle*  
Gérard Genette, *Épilogue*  
Jean Hatzfeld, *Récits des marais rwandais* (rééd.)  
Viviane Forrester, *Van Gogh ou l'Enterrement dans les blés*  
Raphaële Eschenbrenner, *Exil à Spanish Harlem*  
Karine Miermont, *L'année du chat*  
Catherine Millet, *La Vie sexuelle de Catherine M.* (rééd. collector)  
Arnaud Delrue, *Un été en famille*  
Antoine Volodine, *Terminus radieux*  
Patrick Deville, *Viva*  
Thomas Pynchon, *Fonds perdus*  
Alain Veinstein, *Du jour sans lendemain*  
Patrick Deville, *Sic transit* (rééd.)  
We Are French (collectif), *France(s) territoire liquide*  
Olivier Rolin, *Le Météorologue*  
Alain Veinstein, *L'Introduction de la pelle*  
Thierry Clermont, *San Michele*  
Tiphaine Samoyault, *Roland Barthes*  
Patrice Pluyette, *La Fourmi assassine*  
Charly Delwart, *Chut*  
François Chaslin, *Un Corbusier*  
Julien Péluchon, *Kendokei*  
Jean-Marie Gleize, *Le Livre des cabanes*  
Roland Barthes, *Album. Inédits, correspondances et varia*  
Christian Thorel, *Dans les ombres blanches*  
Chantal Thomas, *Pour Roland Barthes*  
Maryline Desbiolles, *Le Beau Temps*

Alain Mabanckou, *Petit Piment*  
Roland Barthes, *L'Empire des signes* (rééd.)  
Philippe Sollers, *L'Amitié de Roland Barthes*  
Roland Barthes, *La Préparation du roman* (nouvelle édition)  
Olivier Rolin, *À y regarder de près*  
Charles Robinson, *Fabrication de la guerre civile*  
Irène Fenoglio (dir. d'ouvrage), *Autour d'Émile Benveniste*  
Alain Veinstein, *Venise, aller simple*  
Xavier Girard, *Louise Bourgeois face à face*  
Philippe Artières, *Au fond*  
Les Rencontres de Chaminadour, *Deville & Cie*  
Henri-Alexis Baatsch, *La Fin de la société carbonifère*  
Jean-Christophe Bailly, Éric Poitevin, *Le Puits des oiseaux*  
Gigi Riva, *Le Dernier Penalty*  
Eric Hazan, *Une traversée de Paris*  
Denis Roche, *La Disparition des lucioles* (rééd.)  
Chloé Delaume, *Les Sorcières de la République*  
Stéphane Audeguy, *Histoire du lion Personne*  
Jacques Henric, *Boxe*  
Roland Barthes, *Cy Twombly*  
Michel Braudeau, *Place des Vosges*  
Xabi Molia, *Les Premiers. Une histoire de super-héros français*  
Julien Decoin, *Soudain le large*  
Evguénia Iaroslavskaïa-Markon, *Révoltée* (traduit du Russe  
par Valérie Kislov)  
Amélie Lucas-Gary, *Vierge*  
Alain Veinstein, *Papiers peints*  
Sally Bonn, *Les Mots et les Œuvres*  
Fabrice Gabriel, *Une nuit en Tunisie*  
Patrick Deville, *Taba-Tabà*  
Chantal Thomas, *Souvenirs de la marée basse*